

MARDI 13 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2020



« Je vais le travailler en férocité ! Le faire marcher à coups de latte ! »
Michel Audiard, *Les Tontons flingueurs*

#04



VIGGO
MORTENSEN

© Romane Derbelen / J.L. Mege Photographie



ALICE
ROHRWACHER

**ILS NOUS
ENCHANTENT !**

© Romane Derbelen / J.L. Mege Photographie

L'acteur devenu auteur

Viggo Mortensen n'est pas qu'un acteur aux multiples talents, il est aussi le réalisateur d'un premier film, *Falling*, sélectionné au Festival de Cannes 2020 et présenté en avant-première au festival Lumière.



© DR

Falling, 2020

Un premier film est toujours autobiographique. Dans *Falling* (sortie nationale le 4 novembre) Viggo Mortensen, qui savoure chaque jour l'accueil que lui fait le public lyonnais, est parti du souvenir de ses parents et de la manière dont son père, après la disparition prématurée de son épouse, est progressivement « tombé », sujet à des problèmes de démence, ce qui fait écho au titre anglais du film.

Voilà des années que l'acteur d'origine danoise souhaitait passer à la mise en scène entre deux succès. *Falling* n'est que l'un des « trois ou quatre scénarios » écrits par Viggo Mortensen ces dix dernières années, sans parvenir à trouver jusqu'à ce jour les fonds pour débiter comme réalisateur. Sous les traits d'Aragorn dans *Le Seigneur des anneaux*, Viggo Mortensen avait tous les pouvoirs. Paradoxalement, dans la vraie vie, ces « pouvoirs » n'ont été d'aucun secours. La réalité du marché

touche aussi les grands. Jusqu'à ce qu'il décide de s'attribuer un rôle du film. « Ce n'était pas mon intention première ». Il a bien fait. Il est bouleversant en fils qui cherche encore sur le tard la reconnaissance de son père.

« Je savais que l'étape cruciale serait celle de la préparation du film. Comme acteur, j'ai vu des réalisateurs entrer dans des discussions sans fin avec ses interprètes, à quelques minutes de dire "action", simplement parce que ce travail n'avait pas été suffisamment fait en amont » confie-t-il. « En revanche, j'ai vu David Cronenberg faire. J'ai été à la meilleure école avec lui. »

Lance Henriksen, 80 ans, « supporting actor » par excellence à Hollywood (vous l'avez vu pèle mêle dans *L'Étoffe des héros*, *Terminator*, *Alien*, ou *Network*) joue le père et trouve ici un premier rôle mémorable. « Lance a eu une enfance

terrible, je ne le savais pas en l'engageant et il a su raviver ses souvenirs jusqu'à camper le père que j'avais imaginé ». Le sujet du film est universel. « J'ai fait en sorte de ne pas donner trop d'informations sur les personnages. Ça facilite je pense, l'appropriation. Si dans leur fauteuil, les gens se disent, son histoire me rappelle un bout de la mienne, alors ce sera gagné ». Viggo Mortensen repart demain pour Madrid. Il aura marqué l'édition 2020 et laissé Lyon, après *Falling*, totalement in love. — Carlos Gomez

LA SÉANCE À VENIR

The Indian Runner de Sean Penn (1991, 2h07, int. -12ans)

> UGC CONFLUENCE

Mercredi 14 octobre, 14h15

A History of Violence de David Cronenberg (2005, 1h35, int. -12 ans)

> COMEDIA

Mardi 13 octobre, 10h45



© DR

NÉO-RÉALISME MAGIQUE

Au nom du peuple italien

Alice Rohrwacher, 38 ans, est italienne

et cinéaste. Une double identité

qu'elle décline sans relâche à travers ses films.

De l'Italie, elle retient la terre au sens physique. Du cinéma, elle cultive les grandes traditions de ses pères : Fellini, De Sica, Olmi, Pasolini, Bellocchio, Rosi, Bertolucci, Risi... Elle les garde intactes et renouvelées à la fois. En trois oeuvres aux titres fabuleux : *Corpo celeste* (2011), *Les Merveilles* (2014), et *Heureux comme Lazzaro* (2018), la jeune réalisatrice impose des films de groupes humains à la fois politiques et poétiques. Des films bien à elle !

Rohrwacher a parfaitement conscience de vivre dans une terre de régions cinématographiques légendaires. Si Marco Bellocchio filme le petit peuple d'Emilie Romagne, Ermanno Olmi les riverains du Pô, ou Federico Fellini les rues de Rome, Rohrwacher met ses pas en Calabre dans *Corpo celeste*, en Ombrie pour *Les Merveilles* et en Lombardie avec *Heureux comme Lazzaro*, des territoires liés par l'atavisme typique de son pays. Elle y filme le religieux avec *Corpo celeste*. Elle profite de son époque où une cinéaste peut, peut-être enfin, poser la question calmement : comment être encore un croyant selon un dogme aujourd'hui ?

Rohrwacher cherche la façon de vivre de demain. Petite soeur de Bellocchio qui convoque souvent des effets étranges et prodigieux dans ses films, la réalisatrice utilise ce que le cinéma permet : un recours au fantastique réel. *Lazzaro*, jeune homme gracieux, meurt et ainsi ressuscite quelques décennies plus tard, inchangé, car tout doit être possible pour qui est humainement irréductible, tels les personnages aventureux chers au Vittorio De Sica de *Miracle à Milan*.

Créative, la cinéaste imagine des apparitions mystifiantes volontairement en toc, des irrptions incongrues et sans gêne, influencées par la trivialité de la télé, qui enchantait tant Fellini. Ainsi Monica Bellucci dans *Les Merveilles* surgit-elle en déesse en plastique. Elle est une icône médiatique qui se penche vers Gelsomina (même prénom que l'héroïne de *La Strada* de Fellini),

l'adolescente du film, telle une fée frelatée d'un Disney. Tout est possible au cinéma, oui, et tout peut entrer dans le champ à la manière toujours de Fellini qui imaginait des cohabitations improbables. Alors quand le père irascible de *Les Merveilles* côtoie subitement un chameau installé au milieu de la ferme familiale, pour le plus grand bonheur de ses filles, c'est une joie ! Derrière cette parade poétique déglagée par les films de Rohrwacher, brille enfin un discours puissant contre l'exploitation entre classes sociales en milieu rural et la clochardisation des villes. Sans cynisme, ni ironie, Rohrwacher explore la question que se sont posées avant elle les Risi, Pasolini, Elio Petri ou Bertolucci : comment vivre en Italie aujourd'hui. *Lazzaro*, *Gelsomina*, et *Marta* y répondent avec un regard neuf. Instinctifs et spirituels, ils accueillent sans défiance leur façon de vivre à la marge et à leurs yeux parfaitement égalitaire. Cette sorte de sagesse ancienne dans des corps jeunes qui ne se laissent pas entamer par les disparités sociales est pour eux une manière de les combattre et fait d'Alice Rohrwacher une cinéaste italienne totalement moderne.

— Virginie Apiou

MASTER CLASS

Rencontre avec Alice Rohrwacher

> COMÉDIE ODÉON

Mardi 13 octobre, 15h

LES SÉANCES

Les Merveilles d'Alice Rohrwacher (2014, 1h50)

> PATHÉ BELLECOUR

Mardi 13 octobre, 17h45

Heureux comme Lazzaro d'Alice Rohrwacher (2018, 2h06)

> UGC ASTORIA

Mercredi 14 octobre, 17h

Le goût du risque

Invité d'honneur du festival, le cinéaste danois

Thomas Vinterberg est revenu sur son parcours

lors d'une master class tenue ce lundi.

L'enfant timide devenu auteur de films

coup de poing s'est livré avec générosité

et non sans humour au public

de la Comédie Odéon. Extraits choisis.



© Las Remer

DOGME 95

Quand nous avons fondé le collectif Dogme 95, on m'appelait pour me dire que j'allais détruire le cinéma. Ce que nous voulions faire, c'est mettre à nu le cinéma danois, le purifier, il y avait ce sens de la révolte, ce goût de l'exploration. Quand on saute d'une falaise, il vaut mieux tenir la main de quelqu'un. Quand il y a du risque, du scandale, cela éveille la curiosité chez moi et si on peut faire cela ensemble, c'est encore mieux !

LA RENCONTRE AVEC INGMAR BERGMAN

Lorsque *Festen* a été récompensé à Cannes (Prix du Jury), Dogme 95 est devenu une marque : au Danemark, il y avait même des meubles « Dogme » ! Le risque avait disparu, le challenge aussi : cela a été une période compliquée, je ne savais plus où aller, ça m'a pris des années pour retrouver mon chemin. Lorsque j'ai rencontré Ingmar Bergman, il m'a donné un précieux conseil : « il faut toujours préparer le prochain film avant la sortie de celui sur lequel tu es en train de travailler ».

REMONTER À LA SURFACE

Tout ce que j'ai tenté immédiatement après *Festen* a détruit ma carrière, ma situation financière et même mon mariage ! J'étais au fond de la piscine et c'est un très bon endroit quand on est un artiste car vous n'avez plus rien à perdre. Le fait de réaliser le film *Submarino* a été un véritable rebond, je l'ai fait avec beaucoup de simplicité, sans manipulation, je suis allé droit au but.

SA RELATION AUX ACTEURS

J'écris toujours un scénario en pensant à des acteurs précis. Je ne tourne qu'avec des gens que j'admire. Il faut qu'il y ait ce sentiment de sécurité, de confiance entre nous pour qu'on puisse se dépasser et prendre des risques. Et quand vous êtes bien préparés, vous pouvez vous lâcher et laisser les choses incontrôlables se passer.

DRUNK

Dans ma langue, on a beaucoup de mot pour dire « boire ». C'est vrai qu'il y a beaucoup de liquides dans mes films ! Mais *Drunk* n'est pas un film sur la boisson, c'est un film sur ce que cela veut dire de vivre. C'est aussi à propos de ce qu'on a perdu : le sens du risque, le goût de l'exploration. Il parle de comment on fait lorsqu'on a perdu cela. Il ressemble à un film que j'aurai pu faire quand j'avais la vingtaine. Il y a eu une tragédie dans ma vie et j'avais besoin de l'exprimer comme ça.

L'ÉCRITURE

Cela fait maintenant trente ans que je consacre 70% de mon temps à l'écriture. Parfois je suis désespéré, parfois heureux, mais c'est hors de mon contrôle. Parfois, le texte s'écrit tout seul et là c'est une expérience merveilleuse : c'est à ça que je suis accro. Plus je vieilliss et plus j'aime écrire. En ce moment je suis en pleine écriture pour la télévision, mais je ne peux pas en dire plus...

— Propos recueillis par Laura Lépine

Le patient Minghella

De tous les cinéastes que j'ai rencontrés, l'anglais Anthony Minghella a été l'un des plus passionnants à écouter. L'interview s'est faite dans les locaux de sa propre société de production. L'édifice était une ancienne chapelle nichée au cœur du très chic quartier londonien de Notting Hill que le cinéaste avait réaménagée. Dans l'entrée trônait un beau et grand tirage en noir et blanc d'une photo prise sur le tournage de *Retour à Cold Mountain*. On y voyait Jude Law assis sur un escabeau au milieu d'un champ de bataille. Y avait-il ici une métaphore cachée, celle d'un artiste face à sa propre solitude cherchant à travers les décombres de sa conscience à sublimer un monde abîmé ?

C'est en mars 2007 que s'est déroulée cette visite organisée pour la sortie de *Par effraction*, soit un an pile avant la mort brutale d'Anthony Minghella à l'âge de 54 ans d'une hémorragie cérébrale. Nous sommes restés plus d'une heure ensemble. L'homme était doux, patient, concentré. Sans affectation. L'idée était de comprendre sa vision du cinéma, d'explorer son processus créatif, de connaître ses maîtres. Quel auteur se cachait derrière ce cinéaste dont la carrière a connu une envolée spectaculaire en 1996 avec le mélo multi oscarisé *Le Patient Anglais* ?

Auteur ? Le modeste Minghella l'était assurément, même s'il n'était pas du genre à poser son ego sur la table et sur l'écran. L'homme parlait peu de lui. Pour appuyer ses propos, il préférait évoquer les écrivains qui avait inspiré directement son travail (Samuel Beckett, Patricia Highsmith, Michael Ondaatje, etc.), ses collaborateurs (le monteur Walter Murch, le chef-opérateur John Seale, etc.) voire les cinéastes qu'il admirait. « *Il y a des réalisateurs qui veulent tout faire : filmer, jouer, monter, éclairer. Or, être cinéaste, c'est apprendre à laisser le pouvoir à d'autres personnes qui feront le job mieux que vous...* » Tel était son credo. Il disait aussi : « *Je crois que l'essence du cinéma est de jouer avec la réalité, faire d'un récit documentaire un conte de fées. Les cinéastes hongkongais d'aujourd'hui, comme Johnnie To par exemple, sont très forts sur ce terrain-là ! Ils sont capables de transformer une anecdote en mythe.* », ou encore : « *Le cinéma français a été important pour mon éducation, notamment dans sa façon de faire travailler simultanément le cœur et la tête...* »

Et quand enfin il osait prendre un peu de place, son regard semblait trahir le regret de s'être laissé aller. « *Tout chez moi passait par l'écriture. Lorsque j'imaginai des situations dramatiques, je les visualisais en trois dimensions dans ma tête. Le travail avec une caméra avait donc quelque chose de naturel. Mes mots devenaient un élément dynamique doté d'un rythme, d'une structure...* » Anthony Minghella parlait d'une voix posée. Il laissait des suspensions à la fin de chacune de ses phrases comme pour les empêcher de retenir ses idées prisonnières. Les certitudes n'étaient jamais martelées et prenaient toujours la forme d'hypothèses. « *Au final, si le style du cinéaste transpire de l'image, c'est peut-être qu'il a bien travaillé !* »

En quittant les lieux, j'ai jeté un dernier regard à l'imposante photo accrochée l'entrée. Jude Law pensif et apaisé à Cold Mountain. J'aurais juré qu'autour de lui, les choses s'étaient soudain animées.

LES SÉANCES

Le Patient anglais d'Anthony Minghella (The English Patient, 1996, 2h42)
 > BELLECOTTE Mercredi 14 octobre, 20h
 > INSTITUT LUMIÈRE Jeudi 15 octobre, 10h
 > LUMIÈRE TERREAUX Vendredi 16 octobre, 14h30
 > UGC ASTORIA Samedi 17 octobre, 19h45

CANNES À LYON



Les 2 Alfred, 2020

Bruno Podalydès, réalisateur des 2 Alfred

CHACQUE JOUR, LES CINÉASTES DE LA SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2020 NOUS RACONTENT LEUR PASSION DU CINÉMA. PARCE QUE LES FILMS D'AUJOURD'HUI NAISSENT DE CEUX D'HIER.

Le film classique qui vous a le plus marqué ?

Les 400 coups de François Truffaut, surtout pour la fin à la plage et la petite course de l'enfant. Régulièrement, dans ma mémoire, Antoine Doinel revient me fixer droit dans les yeux.

Le cinéaste dont vous avez le plus appris en voyant ses films ?

Jean Renoir pour l'oscillation fascinante entre le contrôle (écriture, mise en scène) et la vibration de la vie à l'instant.

Une scène particulière de l'histoire du cinéma qui vous a inspiré ?

Sur une photo de tournage de *La Peau douce*, Truffaut se tient à côté d'une 2CV

servant de voiture travelling. De voir la simplicité des moyens en jeu m'a rendu le cinéma possible.

Un acteur ou une actrice du passé que vous auriez aimé filmer

Lino Ventura. Je ne m'ennuie jamais en le regardant évoluer.

Le film classique que vous n'avez pas vu et que vous rêvez de voir ?

One Two Three, de Billy Wilder.

SÉANCE

Les 2 Alfred de Bruno Podalydès (2020, 1h32, VFSTA)
 > UGC CONFLUENCE
 Mardi 13 octobre, 20h30

PRIX LUMIÈRE J-3

Jean-Pierre et Luc Dardenne, une question de regard



Ils partagent une même passion, un même talent et bientôt un même Prix Lumière. Itinéraire de deux frères qui ont un jour trouvé derrière l'oeilleton de leur caméra un sens à nos vies.

Depuis les frères Lumière, il est acquis que le cinéma est à intervalles réguliers, une histoire de famille. Un business de frangins. Après eux, il y eut les Warner et beaucoup plus près de nous Jérôme et Nicolas Seydoux qui tous ont eu la particularité de briller dans la partie « industrie » de cet art bicéphale qu'est le cinéma.

Et puis on a mis la caméra au centre du village et on a vu débarquer des ribambelles des frères foncièrement artistes. Le cinéma semble alors prétexte pour eux à prolonger les jeux de lorsqu'ils étaient enfants. Joel et Ethan Coen, Peter et Bobby Farrelly, Larry et Andy Wachowski, Arnaud et Jean-Marie Larrieu. Chacun avec ses armes et son style a fait prospérer une vision de la fraternité. Et une idée du cinéma.

Puis débarquent un jour Jean-Pierre et Luc Dardenne. Avec leur regard unique sur nos vies qui n'ont rien de drôle. Le cinéma, un divertissement ? Pas prioritairement. Et pourtant, quelle puissance, quel vérité dans leur façon d'imiter la vie, de signaler les injustices, de faire hommage à l'humanité blessée des plus délaissés. Il a fallu alors revoir nos certitudes : le cinéma selon les Dardenne, sans jamais recourir à l'idéologie, c'est l'examen précieux de la réalité sociale. Et entre leurs mains, un exercice délicat de dignité et de noblesse.

Seraing, banlieue industrielle de Liège. Ils y ont tourné tous leurs films. Ils y sont nés. Jean-Pierre (1951), puis Luc (1954) dans une famille de quatre enfants, entre une mère, Marie-Josée, chanteuse, actrice un temps et un père, Lucien, dessinateur industriel, décrit comme

« autoritaire, ancien résistant » et « chrétien très investi dans le social », dans le portrait que leur avait consacré *Le Monde* en mai 2019. On n'en saura guère plus. Leurs cinéma est rétif à toute forme d'auto-analyse. Il ne nous parle que de nous.

Jean-Pierre s'est vu un instant acteur. Il a étudié l'art dramatique à Louvain-la-Neuve mais comprend vite qu'il ne fera pas carrière. En revanche, son passage à l'Institut des Arts de Diffusion s'avère crucial. Il y rencontre Armand Gatti, auteur touche-à-tout, dramaturge et metteur en scène, grand défenseur du monde ouvrier dont le travail pour le cinéma a eu les honneurs de Cannes en 1961 (*L'Enclos*).

Gatti embauche Jean-Pierre, puis Luc, et les forme à la vidéo. Ils commencent à réaliser de premiers docs sur la vie ouvrière dans leur région. Ils prennent conscience de la force des images, au contact du public des cités qu'ils ont confessés face caméra et à qui ils projettent leurs premiers films. Le goût d'un cinéma militant les galvanise.

Dix ans durant, le réel sera leur terrain. Jusqu'à la rencontre à la fin des années 80 de Jean Gruault, jadis scénariste de François Truffaut (*Jules et Jim*) et d'Alain Resnais (*Mon oncle d'Amérique*) qui les invite à « sortir leurs personnages du documentaire ». Expérience peu probante : *Je pense à vous* (1992) est un échec sans appel. Mais l'envie de « faire vrai en inventant tout », les a gagnés.

En 1995, la signature des Dardenne s'affirme avec *La Promesse*. Une relation père-fils complexe qui révèle deux inconnus. Un adolescent de 14 ans casté parmi

une centaine d'autres qui deviendra pièce fondamentale de leur cinéma : Jérémie Renier. Et puis un obscur comédien de théâtre dont ils admirent la puissance : Olivier Gourmet.

Cette capacité à débusquer le talent chez des anonymes, va devenir l'un des marqueurs du cinéma dardennais. Bientôt ce sera Emilie Dequeenne, 16 ans qui devenant *Rosetta* (1999) mettra le Festival de Cannes à genoux. À elle le Prix d'interprétation, à eux la Palme d'or. Leur première ! En 2005, *L'Enfant* les fait entrer dans le cercle très fermé des auteurs deux fois lauréats. Et révèle un autre visage appelé à s'inscrire dans la durée, Deborah François.

Depuis, ils aiment ouvrir leur univers à des actrices de métier. Cécile de France (*Le Gamin au vélo*, 2011) Marion Cotillard (*Deux jours, une nuit*, 2014) et Adèle Haenel (*La Fille inconnue*, 2016) ont tour à tour eu l'occasion de briller dans les paysages souvent mornes de leur univers, conduites à se réinventer. A se faire oublier comme actrices. Et à devenir des personnes que nous aurions pu croiser dans la rue, sur lesquelles les Dardenne nous donnent toujours envie de nous retourner.

— Carlos Gomez

LES DARDENNE DU JOUR

Le Fils de Jean-Pierre et Luc Dardenne (2002, 1h43, VFSTA)
 > UGC ASTORIA
 Mardi 13 octobre, 16h45

La Promesse de Jean-Pierre et Luc Dardenne (1996, 1h33, VFSTA)
 > SAINTE-FOY-LÈS-LYON
 Mardi 13 octobre, 20h

POTOS

Les copains d'abord

Yves Robert a enfin droit à un documentaire retraçant son parcours singulier.

Réalisé par Jérôme Wybon, archéologue du 7^{ème} art.

Explications



Yves Robert, le cinéma entre copains, 2020

LA SÉANCE

Yves Robert, le cinéma entre copains, de Jérôme Wybon (2020, 1h09)
 > VILLA LUMIÈRE
 Mardi 13 octobre, 14h45

Pourquoi ce documentaire sur Yves Robert ?

Parce que j'aime beaucoup certains de ses films et aussi sa place un peu à part dans la comédie française de l'époque, en marge des succès de Gérard Oury ou Georges Lautner. Avec en plus cet accord très profond qui le lie à Jean Rochefort et qu'il me semblait important de raconter. Je voulais lui donner la parole, j'ai retrouvé un long entretien d'une heure, passionnant, qu'il avait accordé à la télévision belge en 1974. Son parcours est singulier : il commence au cabaret, à la Rose Rouge, et à la fin des années 70, avec la complicité de Jean-Loup Dabadie, il importe en France la « comédie à l'italienne ». J'ai retrouvé à la Gaumont des interviews de Jean Rochefort, Guy Bedos, et Jean-Loup Dabadie en grande partie inédites. On a complété, notamment en interviewant le fils d'Yves Robert, Jean-Denis.

Vit-on un âge d'or du documentaire sur le cinéma ?

Il reste beaucoup d'archives à déterrer et des choses extraordinaires à montrer. J'ai retrouvé des « making of » rares que la Cinémathèque Française a projetés : un document belge de 40 minutes sur *L'Armée des ombres*, de Jean-Pierre Melville, ou l'unique trace de Woody Allen au travail, un film de long métrage d'André Delvaux sur le tournage de *Stardust memories*. Ils étaient invisibles depuis 40 ans.

Certaines de ces archives peuvent-elles avoir un réel impact sur ce que l'on sait des œuvres ou des cinéastes ?

L'histoire du cinéma n'est pas figée, elle est vivante. Même pour un film vieux d'un demi-siècle, il y a plein de choses que l'on peut découvrir et qui vont corriger notre perception de l'oeuvre. Je viens de faire les bonus du *Cercle rouge*, et je découvre que le film a été entièrement post-synchronisé en studio. Melville l'explique dans une interview inédite en France. Il disait : « *Sur le plateau, je dirige une attitude gestuelle de l'acteur, mais en studio je dirige leur voix* ». Cela change le jeu de Bourvil, notamment. Je n'avais jamais entendu parler de ça.

Quelle archive introuvable dont vous connaissez l'existence aimeriez-vous par dessus tout dénicher ?

Il y a les centaines d'heures de rushes du tournage de *Dune* (1984) mais il semble que cela ait été détruit peu après la sortie du film, ou la centaine de bobines 16mm que Vivian Kubrick a tournées sur le plateau de *Shining* pour son making of. Je sais où se trouve ce matériel mais il est complètement bloqué. Et toutes ces choses dont on ne soupçonne pas l'existence mais qui apparaissent au gré des hasards et des recherches.

— Propos recueillis par A. F.

Ça se passe à LUMIÈRE

Irène Jacob présentant *Les vacances de Monsieur Hulot* (1953), de Jacques Tati



« Les Vacances de Monsieur Hulot est le second long métrage de Jacques Tati. Il a été inspiré d'un vrai M. Hulot. Tati racontait que quand il était dans son immeuble, il y avait toujours des problèmes et à chaque fois, le concierge accusait un certain M. Hulot. C'est devenu ce personnage un peu maladroit, un peu trop grand et qui dérange. A chaque fois qu'il est là, les horloges arrêtent de tourner, les glaces fondent, les bateaux s'en vont et les serveurs se trompent de porte... »

Le fait que Jacques Tati ait été dans sa jeunesse encadreur est assez drôle car dans ce film, les cadres sont vraiment très importants. Souvent, à l'intérieur du cadre se joue toute une chorégraphie de sketches très drôles qui viennent du music hall. Tout est matière à situations et rien ne se passe jamais comme il faudrait. On dirait que le personnage de Tati est un mime du muet qui débarque dans le monde du parlant. Il a l'air de venir d'une autre époque... »

Le film se passe dans un petit village de vacances, à l'Hôtel de la Plage, qui se trouve en Loire-Atlantique. Tati a cherché pendant longtemps cet endroit qui pourrait être une station balnéaire modeste avec un rituel bien accompli. Et puis va débarquer ce Monsieur Hulot qui, effectivement, n'a rien de conforme. C'était le début des congés payés et c'était une nouveauté que les gens partent cinq semaines en vacances. Monsieur Hulot va arriver avec sa voiture pétaradante. Il y a énormément de gadgets dans le film. C'est une façon de porter un regard amusé sur les nouvelles technologies. Ce film nous fait nous sentir bien car nous aussi, nous sommes parfois décalés. Lui rassemble toutes les maladresses.

Dans tout le film, un décalage est entretenu jusque dans la bande son. Ce n'est pas un film muet, mais ce n'est pas non plus un film très parlant. Les dialogues sont peu nombreux et on les entend parfois avec une bande son un peu saturée, comme si on était sourd ou comme s'il y avait un peu de vent. Hier, j'ai discuté avec Tony Gatlif, qui a travaillé avec la petite-fille de Tati. Elle lui a dit que le son des vagues de la mer avait été inséré dans le film à l'envers de son enregistrement. C'est quelque chose de subliminal, car cela ne se remarque pas. Le spectateur n'est jamais vraiment sur ses deux pieds dans ce film, comme on est d'ailleurs toujours un peu en déséquilibre dans les films de Tati. Et c'est ce qui fait la grâce de son travail. Quels films ferait Tati aujourd'hui ? Comment s'amuserait-il de notre monde virtuel, l'oeil rivé sur nos téléphones portables ? On ne peut pas s'empêcher de se demander quel regard il porterait. À travers ce film, vous allez regarder notre époque et nos décalages à tous avec sa tendresse. »

— Propos recueillis par Benoît Pavan



Rebecca Zlotowski présentant *Un taxi pour Tobrouk*



STRATÈGE

« Il faut aller vers le public »

Président du directoire de MK2, Nathanaël Karmitz est le « grand témoin » du Marché International du Film classique qui s'ouvre aujourd'hui. Il évoque pour nous ses réflexions sur le cinéma de patrimoine.

Quelle part occupe le patrimoine dans l'activité de mk2 ?

Il y a les salles d'un côté et de l'autre ce que l'on appelle l'activité « film », avec des acquisitions et des ventes de droits, et qui inclut le patrimoine. Le principe est de ne pas le réduire à une matière ancienne et morte. Il représente 50% de l'activité « film ». Il y a notre catalogue, qui est riche des films que nous avons produits mais aussi des droits qu'on nous a confiés, et il y a ce que l'on acquiert encore aujourd'hui. Nous nous sommes retirés de l'édition DVD mais nous avons des accords structurés avec Carlotta, Potemkine, Diaphana, etc. Dans un monde qui change, les indépendants doivent s'allier et apprendre à mieux travailler ensemble au lieu de se faire concurrence.

La vidéo physique a été très importante, et même la principale source de contribution à la rentabilité des catalogues pendant très longtemps, elle est plus marginale mais reste totalement nécessaire. Si l'on compare à la musique, on est actuellement entre la fin du CD et la renaissance du vinyle, l'objet a un côté un peu obsolète, mais pour les fans, les amoureux du cinéma, il est nécessaire : internet ou les plateformes ne remplissent pas ce rôle de bibliothèque universelle.

Quelles sont vos prochaines sorties ?

Un cycle « Suspense au féminin », cinq films de Chabrol restaurés, avec de nouvelles affiches conçues par l'artiste californienne Akiko Stehrenberger - vous êtes les premiers à montrer l'affiche de *La Cérémonie*, programmée au festival Lumière. Carlotta sortira cette collection en salles et en dvd avec de nouveaux bonus, des entretiens exclusifs, etc. Une autre opération aura lieu avec Potemkine, autour d'Abbas Kiarostami, avec une grande exposition au Centre Pompidou au mois d'avril 2021 et la ressortie de films rares, notamment les premiers films produits par l'Institut Kanun, dédié à l'éducation de la jeunesse. Cela nous a pris douze ans pour récupérer ces titres !

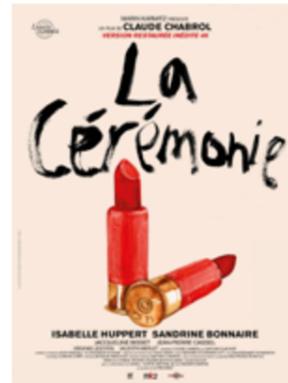
Vous avez vendu des films de votre catalogue à Netflix. Avec quel résultat ?

Ils ne donnent pas leurs chiffres, je ne peux raisonner que de façon empirique : beaucoup de gens me disent avoir regardé les Truffaut pendant le confinement. C'est arrivé au bon moment ! Netflix est un diffuseur comme un autre, leur génie du marketing fait qu'on a l'impression que c'est un plus que ça, mais non ! Ces films sont d'ailleurs disponibles sur d'autres plateformes. Netflix a toujours déclaré ne pas s'intéresser au patrimoine. Qu'ils changent d'avis, je m'en réjouis. Cela ne me rend pas pour autant un admirateur béat des plateformes, non méfiant de leurs intentions réelles, ni moins critique des GAFA en général. Peut-être, pendant cette période, était-ce au service public de faire ce travail, mais cela n'a pas été le cas.



Vous montrez des films de patrimoine sur votre propre plateforme mk2 Curiosity mais aussi sur grand écran dans des opérations festives comme Cinema Paradiso. Tout est bon à prendre ?

Il faut être constamment inventif et il faut aller vers le public, c'est un métier d'offre et pas de demande. Il faut aller chercher les spectateurs, individu par individu, là où ils se trouvent : via Netflix, via la gratuité sur internet sur notre propre site, qui sera relancé le 28 novembre avec une forte éditorialisation. Ou par l'événement et la fête. Nous ouvrirons aussi en fin d'année notre hôtel place de la Nation, un « hôtel cinéma », 36 chambres, chacune équipée d'un écran de trois mètres et d'un vidéo projecteur et je vous promets plein de surprises. Notre métier, c'est de faire en sorte que les gens découvrent ces films : s'ils en voient un, même par hasard, peut-être auront-ils envie d'en découvrir un deuxième. L'important c'est la transmission.



La nouvelle affiche de *La Cérémonie* par l'artiste Akiko Stehrenberger

Quels films rêveriez-vous d'ajouter au catalogue mk2 ?

Je vais vous répondre quelque chose d'impossible parce que ça fait longtemps que j'essaye. J'aurais adoré travailler sur les films de John Cassavetes, je n'ai jamais réussi !

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

TOUTES LES INFOS DU MARCHÉ INTERNATIONAL DU FILM CLASSIQUE SUR LE SITE MIFC.FR

PORTRAIT

Un jour, une bénévole

OLIVIA ALLARD : « LE FESTIVAL EST L'OCCASION DE RÊVER ENSEMBLE »



Mise en place de la boutique DVD, préparation de la Halle Tony Garnier, distribution des programmes, accueil du public et des invités. Pour sa première année en tant que bénévole du festival, Olivia Allard, 27 ans, multiplie les missions. Fidèle au festival depuis plusieurs années, cette jeune lyonnaise experte dans le marketing digital a décidé de franchir le pas en revêtant le fameux pull rouge, tout comme sa maman Patricia, bénévole depuis trois ans : « le cinéma est ma passion première et j'avais envie de m'investir davantage dans cet événement. Le festival est l'occasion de faire de belles rencontres, de rêver ensemble. Et c'est d'autant plus important dans le contexte actuel », confie Olivia. Même si elle est une bénévole hyperactive, cette admiratrice de Meryl Streep et de Johnny Depp, n'a pas oublié de se concocter un programme de choix en tant que spectatrice : master class de Sabine Azéma, cérémonie de remise du prix Lumière, projection de *Falling*, premier long-métrage de son chouchou Viggo Mortensen : « j'ai la chance d'assister aussi à sa master class. C'est un acteur que j'adore, je suis épatée par sa facilité à entrer dans la peau d'un personnage ! » Prête à remplir pour l'année prochaine sans aucune hésitation, Olivia n'a qu'un regret : « j'aimerais que le festival dure plus longtemps ! ». L'appel est lancé. — Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibind Agency

Imprimé en 4 350 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org